

## Recherches sociographiques



Tryggvi OLESON, *Early Voyages and Northern Approaches, 1000-1632*

Jacques Rousseau

Volume 4, numéro 3, 1963

Un hommage à Léon Gérin 1863-1951

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/055207ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/055207ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (imprimé)

1705-6225 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Rousseau, J. (1963). Compte rendu de [Tryggvi OLESON, *Early Voyages and Northern Approaches, 1000-1632*]. *Recherches sociographiques*, 4(3), 366-368. <https://doi.org/10.7202/055207ar>

Tryggvi OLESON, *Early Voyages and Northern Approaches, 1000-1632*, Toronto, McClelland and Stewart, Ltd., 1963, 211 p., 16 planches. (The Canadian Centenary Series, Volume 1.)

Le Canada reçut ses premiers explorateurs et colonisateurs blancs vers l'an 1000. À part quelques islandistes, écrivant pour des spécialistes des problèmes nordiques, peu d'historiens se sont préoccupés activement de l'histoire du Canada antérieure au xvi<sup>e</sup> siècle. Cela se comprend. Rafn, publiant en 1837 ses *Antiquitates Americanae*, donnait accès à notre histoire médiévale ; mais c'est surtout après le début du siècle que des érudits s'attaquèrent à la question. Depuis cinquante ans, la découverte par les Norsemen de la côte orientale du Canada est un fait avéré, aussi sûr que les voyages de Jean Cabot ; mais, dans un cas comme dans l'autre, le problème réside dans l'interprétation du trajet. Nous en sommes réduits à des hypothèses multiples, aussi vraisemblables les unes que les autres et basées sur des documents renfermant peu de données.

Oleson vient d'apporter une intéressante contribution en rassemblant cette documentation en un volume qui ouvre une série de 17 tomes consacrés à l'histoire du Canada et destinés au public cultivé. Bel ouvrage traitant successivement : a) des voyages des Norsemen en Amérique (presque la moitié de l'ouvrage), b) de la connaissance du Canada arctique dans l'Europe médiévale), c) des voyages de Cabot et de ses successeurs immédiats, voyages qui suivent de près les pérégrinations des marchands de Bristol, établissant un commerce entre l'Angleterre et l'Islande en 1411, d) de l'exploration de l'Arctique par Frobisher, Davies, Hudson et autres, et de la recherche du passage du Nord-Ouest, commencée sérieusement en 1575, pour se terminer il y a quelques années à peine avec le périple du *Saint-Roch*, de la police fédérale. L'histoire racontée par Oleson finit en 1632, quand nous en étions encore au Canada de Samuel de Champlain. Ni le nom de Jacques Cartier, ni celui de ses contemporains français ne sont mentionnés. Mais puisque Oleson parle des navigations des Corte-Real et de Verrazano, et s'arrête en 1632, il aurait été utile de citer ces noms, quand ce ne serait que pour les situer dans la chronologie générale, quitte à se contenter de renvoyer au volume suivant. Il se trouve que les dix-sept volumes se vendent séparément, et celui qui omettrait de lire les pages liminaires ignorerait qu'il s'agit d'une série. L'étude d'Oleson est richement documentée et l'auteur nous renvoie constamment (ou presque) aux sources originales, même pour les questions d'importance secondaire, ce qui est précieux pour les chercheurs.

Historien du Moyen Âge et de l'Arctique, possédant bien la bibliographie islandaise, lui-même Canadien d'origine islandaise, professeur à l'Université du Manitoba jusqu'à une date récente (l'auteur est mort depuis peu), Oleson, qui vivait dans ce qu'on pourrait appeler la Nouvelle-Islande (sud du Manitoba et région voisine des États-Unis), était particulièrement bien préparé pour présenter cette étude. Les historiens et les amateurs y trouveront un vaste champ d'intérêt trop négligé jusqu'ici. L'ouvrage appelle quelques réserves toutefois.

1. L'auteur prend à la lettre le passage de la saga faisant état d'un hiver doux, sans neige, au Vinland, vers l'an 1000. Comme ses devanciers, Oleson juge ce point essentiel pour la localisation du Vinland. Tous cherchent à invoquer des changements climatiques quand il s'agit peut-être simplement d'une hyperbole. Il ne manque pas de Canadiens pour dire que « telle année a connu un hiver sans neige et chaud ». Dans ma jeunesse, dans la campagne québécoise, je suis sorti en chemise un premier janvier sans neige. Lorsque l'on vit toujours un hiver rigoureux, une saison exceptionnellement douce devient facilement dans les récits ultérieurs un « hiver sans neige ». Il est vrai que les Scandinaves n'utilisent pas comme nous l'hyperbole ; mais n'oublions pas que les sagas ont été transmises oralement pendant un siècle avant d'être consignées par écrit. Dans la tradition orale, des détails se perdent, d'autres s'amplifient ; l'auditeur ne saisit pas toujours avec

précision la pensée du narrateur. Si bien que les deux sagas islandaises, qui racontent un même voyage, offrent des versions bien différentes.

2. L'auteur appuie ce qu'il avance sur d'abondantes références bibliographiques ; mais brusquement, il se laisse aller à des affirmations comme celles-ci : « As is well known, by the fourteenth century, the Church owned all the land in both these regions » (p. 37), c'est-à-dire sur les deux côtes du Groenland, ce qui empêche donc les colons d'y cultiver ; « Now, it is well known that in mediaeval times only the lowest and most poorly nourished classes in the community — beggars and paupers — were buried in the portion of a churchyard north of the church » (p. 71) ; « Again, the fact that the Church had by now come to possess all the farms in the settlement and was possibly making exorbitant demands in tithes and rents . . . » (p. 75) Tout cela, c'est peut-être vrai et je suis tout disposé à le croire, mais je serais plus satisfait si l'auteur avait appuyé ces affirmations d'un document.

3. La bibliographie est riche, mais on n'y trouve pas la mention des études canadiennes et américaines (celles de M. L. Fernald, Askill Löve et, je ne l'indique pas par susceptibilité, moi-même) sur les aspects botaniques des voyages des Norsemen, questions essentielles pour la localisation du Markland et du Vinland. L'un de ces derniers auteurs, Askill Löve, un Islandais qui lit les sagas dans le texte, a même été pendant cinq ans un collègue d'Oleson à l'Université du Manitoba.

4. Les jugements sommaires ne manquent pas. L'auteur mentionne que le faucon blanc, si populaire en Europe au Moyen Âge, habite surtout la terre de Baffin, « although it is occasionally found a bird of passage in Groenland and Iceland. It is therefore reasonable to assume that most of the white falcon of the Middle Ages must have been taken on Baffin land » (p. 42). Eh bien, ce jugement n'est pas raisonnable du tout. À la page 64, l'auteur déclare que les cercles de tentes des Tunnit et des Esquimaux sont foncièrement différents. Le lecteur aimerait savoir en quoi ils diffèrent. J'en ai vu des quantités et pour ma part je l'ignore. À propos des squelettes trouvés au Groenland, à la page 72 : « Dr. Hansen makes no allowance for the difference in stature between Mediaeval and modern man, which was, as is well known, considerable ». De quel homme moderne s'agit-il ? celui du xvi<sup>e</sup> siècle, du xix<sup>e</sup> ou celui de l'époque post-vitaminique ? Y a-t-il tant de différence entre la stature de l'homme du xvii<sup>e</sup> siècle et celui du Moyen Âge ? Une affirmation seule ne suffit pas pour régler le problème : il faudrait des statistiques.

5. Oleson émet des hypothèses ingénieuses et séduisantes. Les Skrälings des sagas seraient des Amérindiens de la culture Dorset, et la civilisation de Thulé qui a précédé l'Esquimau actuel serait le résultat du métissage des Islandais et des gens de Dorset, tant sur le plan physique que culturel (voir notamment p. 51 à 67). L'hypothèse est légitime et demande étude ; mais nous n'en sommes pas encore à la phase de la confirmation. Il faudrait d'abord mieux connaître le peuple de Dorset, qui nous a révélé une part importante de sa culture matérielle, mais dont il ne reste que deux ou trois fragments de squelettes. Il faudrait savoir s'ils n'ont pas quelque affinité avec les Beothuk de Terre-Neuve — la seule peuplade du Canada qui fut l'objet d'un génocide bien caractérisé. Enfin, les Skrälings peuvent être aussi les Unipèdes de Cartier et des autres relations anciennes, un trait vestimentaire d'indigènes vus à distance laissant croire à une jambe unique, mais il ne faudrait pas non plus ignorer l'hypothèse voulant que les Unipèdes soient des êtres mythiques admis universellement dans l'antiquité ; tout comme on admet aujourd'hui sans discussion, sans autre source que les journaux et les romans, que des fakirs projettent dans le ciel un câble qui se raidit et auquel on peut ensuite grimper.

Toute hypothèse de travail est valable et seuls ceux qui ont une puissante imagination font avancer à grands pas la science, mais à condition d'associer à l'imagination un sens de l'autocritique sans faille. Or, Oleson, à la suite d'hypothèses en cascades, finit par affirmer que le peuple de Thulé résulte incontestablement du métissage des Dorset et des Islandais (voir notamment p. 9, 10, 56 à 61, 68, 70, 74, 75, 81, 84, 86, 151, 174, 176).

Le tout se terminant par des jugements définitifs accompagnés de l'inévitable *as we have seen*, ou l'équivalent. Parti d'une simple hypothèse qu'il reste encore à justifier, l'auteur conclut donc : « There can be no doubt that the Skræling were the bearers of the Dorset culture » (p. 51) ; « The Tunnit [un peuple dont fait état la tradition esquimaude] can be no other people than the Greenland Icelanders » (p. 56) ; « The Thule culture . . . is the result of the intermingling of the bearers of the Dorset culture and the bearers of a European iron-age culture » (p. 176). Cette conclusion revient maintes fois avec l'indication qu'il s'agissait d'Islandais.

6. Persuadé de la véracité de son hypothèse, l'auteur voit désormais partout chez les Esquimaux des traits européens transmis par les Islandais (voir p. 64, 87, 88, 118, 160). Or, tout ethnologue sait qu'une comparaison des indigènes de Nouvelle-Guinée et d'un village quelconque de l'Europe occidentale fournira des listes de traits culturels analogues. Les lois de hasard le veulent. Cette hantise de l'origine européenne de l'homme de Thulé conduit Oleson à des solutions pour le moins inattendues : ainsi, il traduit cette inscription relevée sur une carte, *Quij populi ad quos Ioes scoluus danus, parvenit circa annum 1476*, par *White people whom Ioes Scoluus, a dane, reached about the year 1476*. Notons cette remarque tirée d'une relation du voyage de Davis : « The Eskimos are said to have drunk salt water, but as the Eskimos do not use salt, this indicates the presence of Europeans amongst them » (p. 160). Depuis quand les Européens ont-ils l'habitude de boire de l'eau salée ?

7. L'ardeur des convictions lui suggère des jugements peu nuancés sur ceux qui involontairement contrecarrent ses théories : « To suggest as Mathiassen does that this represents a tree, verges on the ludicrous » (p. 69) ; « This consideration does not seem to have weight at all with Dr. Hansen who, in his eagerness to postulate a general deterioration among the inhabitants of Greenland, even ventures the suggestion . . . » (p. 71) ; « This statement of Petrus Martyr's is patently absurd . . . » (p. 134) ; « This suggestion (de l'archéologue Meldgaard) hardly merits mention. » Qu'ils se le tiennent pour dit !

Cela n'épuise pas les quelques réserves que je pourrais faire, et cependant l'on aurait tort de croire que je veux accabler l'auteur. C'est un homme sérieux, pour qui j'ai la plus grande estime, un historien ardent et honnête, mais qui se laisse trop séduire par ses hypothèses. Dans la seconde partie de son ouvrage, il analyse brièvement mais correctement les voyages anglais en Amérique à cette époque, et notamment celui de Jean Cabot, et les prétentions douteuses de son fils Sébastien. Dans la première partie, il résume bien les voyages des Norsemen, mais il émet des hypothèses qui seront peut-être un jour acceptées, mais qui pour le moment doivent se contenter d'aiguillonner la recherche, en attendant des précisions définitives. Le jugement, que l'auteur portait sur les deux sagas, aurait pu servir de ligne de conduite : « One of the great needs of Vinland research is, however, an exhaustive and detailed study of the two (sagas). » Avant cela, aucune conclusion définitive n'est possible.

Jacques ROUSSEAU

*Centre d'études nordiques,  
Université Laval.*